

contre le peu d'ancienneté que Moïse donne au monde; enfin ils ont censuré le langage, les expressions, le style de l'Écriture, aussi bien que sa doctrine<sup>1</sup>. »

Telle est la guerre que l'on fait à la Bible. Si ce livre n'était pas divin, il n'aurait pu résister longtemps aux assauts furieux et tous les jours répétés de tant d'ennemis, redoutables d'ailleurs par leur science et par leurs talents. Les efforts conjurés de tous les incrédules ne viennent se briser impuissants contre ce fondement de notre religion sainte, que parce qu'il est l'œuvre du Seigneur. « L'herbe sèche, la fleur tombe, quand souffle le vent de Jéhovah; les peuples aussi passent comme l'herbe, mais la parole de notre Dieu subsiste à jamais. » *Verbum Domini nostri manet in æternum*<sup>2</sup>.

Cependant c'est un devoir pour les Chrétiens de défendre le livre de la révélation contre ceux qui l'attaquent. A de nouvelles objections, il faut de nouvelles réponses. Le fonds des difficultés est sans doute toujours le même, mais, selon les temps, il revêt des formes particulières. On se porte tantôt sur un point, tantôt sur un autre. On abandonne de vieilles difficultés et l'on en propose qui étaient auparavant inconnues. Les progrès de l'archéologie ont obligé de renoncer pour toujours à certaines objections qu'on regardait naguère comme insolubles; ils ont, en retour, donné naissance à des ob-

<sup>1</sup> Du Clot, *La Sainte Bible vengée*, t. 1, p. v-vii.

<sup>2</sup> Is., xl, 7-8.

jections qu'on ne pouvait prévoir autrefois. Pendant longtemps on a soutenu que Moïse n'avait pu écrire le Pentateuque, parce qu'à l'époque où il vivait, on ne savait que graver des hiéroglyphes sur la pierre polie<sup>1</sup>. Aujourd'hui une telle affirmation fait sourire : tout le monde peut voir dans nos musées de véritables livres, écrits sur papyrus, et non gravés, d'une date antérieure à Moïse. On a également contesté, jusque dans notre siècle, l'exactitude du récit de l'histoire sacrée, d'après lequel le grand échanson du Pharaon lui présentait du vin à boire dans une coupe<sup>2</sup>. La vigne, disait-on, était inconnue en Égypte, avant le règne de Psammétique. Les monuments et les textes égyptiens nous attestent qu'elle était au contraire cultivée dans ce pays longtemps avant Moïse et avant Joseph, et que non seulement on usait, mais aussi qu'on abusait du vin dans la vallée du Nil<sup>3</sup>. Ainsi s'évanouissent à jamais, comme de vains fantômes, évoqués par l'esprit d'incrédulité, les prétendues erreurs historiques reprochées à la Genèse.

Toutefois, pendant que les découvertes merveilleuses de notre siècle, en Égypte et en Assyrie, dissipent les

<sup>1</sup> Voir Guénée, *Lettres de quelques Juifs*, 1<sup>re</sup> part., lett. II, § 1, édit. de 1827, t. 1, p. 83 et passim; du Clot, *Bible vengée*, 1824, t. 1, p. 114-118. Guénée et du Clot, faute de renseignements qu'on ne possédait pas encore alors, ne purent répondre que d'une manière vague et hypothétique.

<sup>2</sup> Gen., xl, 9-11.

<sup>3</sup> Voir *La Bible et les découvertes modernes*, 5<sup>e</sup> édit. 1889, t. II, p. 69-85; 38-39.



anciens nuages, sur d'autres points elles en font surgir de nouveaux. Ainsi les livres des Rois mentionnent une campagne d'un roi d'Assyrie, nommé Phul, contre le royaume des dix tribus, et ils nomment Salmanasar comme le vainqueur d'Israël. Or, sur le premier point, les documents cunéiformes, qui nous fournissent la liste des rois de Ninive à cette époque, ne contiennent pas le nom de Phul et, sur le second point, les Annales de Sargon attribuent expressément à ce monarque la prise de Samarie. Ce sont là des objections nouvelles, jusqu'ici complètement ignorées, et dont il importe aujourd'hui de chercher la solution, ainsi que de celles qui doivent leur origine aux progrès des sciences proprement dites.

Tels sont les motifs qui nous portent à entreprendre, après tant d'autres, la défense des Livres Saints, pour essayer de répondre aux besoins des temps présents. Il nous reste à dire maintenant quelle marche nous nous proposons de suivre, et quelles règles guideront nos pas dans la réfutation de l'incrédulité.

## IV.

## DE LA MANIÈRE DE RÉPONDRE AUX OBJECTIONS

## CONTRE LA BIBLE.

Discuter et réfuter les principales objections des incrédules contre nos Livres Saints, et en particulier les plus récentes, tel sera donc le but du présent ouvrage. Pour ne point altérer la pensée de ceux que nous aurons à combattre, nous citerons, autant que possible, les textes mêmes que nous aurons à réfuter, comme l'ont fait Origène pour Celse et saint Cyrille d'Alexandrie pour Julien l'Apostat. Dès lors que notre travail est une œuvre d'apologétique et de polémique, nous n'entreprendrons point d'expliquer le texte biblique, dans les endroits obscurs, s'ils ne fournissent point matière à objections : c'est la tâche des commentateurs; la nôtre se borne à justifier la parole sainte et à la venger des attaques de ses ennemis.

Avec l'aide de Dieu, nous ne laisserons sans réponse aucune difficulté importante soit contre l'authenticité, soit contre le contenu des Livres Saints. Nous néglige-



rons sans doute les futilités qui nous arrêteraient sans profit, et nous n'entrerons pas dans des détails minutieux et inutiles, mais nous poserons toujours les principes généraux pour la solution de toutes les espèces d'objections que l'on soulève contre l'Écriture et nous nous efforcerons d'expliquer les points particuliers qui offrent une apparence spécieuse et pourraient voiler la vérité aux yeux des âmes droites. Quand les nuages seront ainsi dissipés, la vérité de la parole divine apparaîtra dans tout son éclat.

Deux voies à suivre se présentent à celui qui veut combattre les ennemis des Livres Saints : il peut exposer chronologiquement leur histoire et les réfuter chemin faisant, ou bien, sans tenir compte de la date où ont été formulées les objections, les étudier et les discuter dans l'ordre même des écrits sacrés. La première marche serait plus intéressante, mais la seconde est plus utile et a été universellement adoptée. Quelle que soit la date ou la source d'où émanent les difficultés accumulées contre la Bible, leur solution est indépendante de la question d'origine; il importe donc beaucoup moins d'en raconter l'histoire et de connaître quels sont les écrivains qui les ont inventées ou répétées, que de les éclaircir et de les résoudre. Cependant, quoiqu'on n'ait point essayé de le faire jusqu'ici, il nous semble avantageux, avant d'entrer dans la discussion détaillée des objections, d'esquisser leur histoire, afin qu'on puisse se faire une idée des progrès et de la marche de l'incrédulité.

Dans le cours de cet ouvrage, nous réfuterons donc les objections contre les Livres Saints en suivant l'ordre même de ces Livres, et sans tenir compte de l'époque où ont vécu ceux qui les ont les premiers formulées; mais nous étudierons auparavant les principaux épisodes de la guerre contre les Écritures, nous en décrirons les diverses péripéties et nous ferons connaître les personnages les plus importants qui y ont été mêlés. Ce travail historique préparera le terrain pour la solution des objections, en même temps qu'il fera toucher du doigt la nécessité de combattre les ennemis des Écritures.

Nous transportant ensuite sur le champ de bataille, nous recourrons, pour lutter contre les incrédules, aux mêmes armes dont ils se servent pour attaquer. Ils font appel à la critique, à la philologie, à l'archéologie, à l'histoire, aux sciences; nous les invoquerons à notre tour. Notre règle sera de suivre la méthode scientifique la plus rigoureuse. Nous ne nous appuierons point sur l'autorité de l'Église, puisque nous répondons à ceux qui n'admettent pas son autorité; nous étudierons le texte en lui-même, avec toutes les ressources qui seront en notre pouvoir, et nous établirons que, malgré des difficultés et des obscurités, parfois insolubles, dont nous avons plus haut indiqué les causes, il n'y a pas une seule objection contre la Bible qui soit solidement établie et capable d'infirmer l'origine divine de nos Écritures.

Notre première loi sera donc de remonter au texte original. La règle la plus infaillible de la critique, c'est



d'aller aux sources, non aux ruisseaux. Elle est pour nous d'une extrême importance. Dans la Bible, le texte original seul est directement inspiré; les versions ne le sont pas<sup>1</sup>. Beaucoup d'objections sont uniquement fondées sur une traduction fautive ou équivoque. Il est clair que, dès lors que Dieu n'a pas inspiré les traducteurs, quelque recommandables qu'ils puissent être d'ailleurs, l'Église n'est pas responsable des erreurs de détail dans lesquelles ils ont pu tomber.

Cependant leurs travaux peuvent nous rendre de précieux services. Il est à propos de contrôler le texte hébreu par les versions anciennes. Nous avons déjà remarqué que la Bible hébraïque n'était pas exempte d'altérations et de fautes de copistes<sup>2</sup>. Les premiers protestants l'ont nié; ils ont soutenu qu'elle était parvenue jusqu'à nous dans un état de conservation parfaite. Les progrès de la critique ont obligé de reconnaître que cette opinion est exagérée et en opposition avec les faits. Outre des contradictions flagrantes entre certains passages parallèles, des altérations manifestes de noms et de chiffres<sup>3</sup>, il existe des passages où la corruption du texte est

<sup>1</sup> Voir notre *Manuel biblique*, 7<sup>e</sup> édit., t. I, 1890, n° 23, p. 73.

<sup>2</sup> Voir plus haut, p. 7.

<sup>3</sup> Ainsi le texte hébreu, II Par., ix, 25, porte que Salomon avait quatre mille écuries, et I (III) Reg., v, 6, (iv, 26, dans la Vulgate), il est dit que ce même roi avait quarante mille écuries. — La plupart des livres de la Bible appellent le roi de Babylone qui prit Jérusalem, Nabuchodonosor. Dans le texte hébreu de Jérémie, il est écrit quelquefois Nabuchodorossor, avec un *r* au lieu d'un *n*; cette

indéniable, à moins de s'arracher les yeux pour ne rien voir<sup>1</sup>, comme disait Cappel. Ainsi pour en citer un exemple, dans le Psaume xxxvii, il y a un mot qui s'est perdu par la négligence des copistes. Ce psaume est alphabétique, c'est-à-dire qu'il se compose de vingt-deux strophes, commençant chacune par une des lettres de l'alphabet hébreu, disposées dans leur ordre régulier. Dans l'état actuel du texte, la seizième strophe seule viole la loi de ce genre de poèmes : elle devrait commencer par un *ain* et elle commence par un *lamed*. Il est impossible de supposer que le psalmiste n'eut pas mis ici un mot avec un *ain* initial. Il l'avait mis en effet; la traduction des Septante et la Vulgate en sont garants et, de plus, nous permettent de rétablir la leçon primitive, perdue par la faute des copistes. Ces versions disent en effet : « Les impies, en hébreu *'avilim*, seront punis<sup>2</sup>. »

orthographe exceptionnelle est la seule exacte, comme l'ont démontré les inscriptions cunéiformes; elle devait donc exister primitivement dans tous les endroits où on lit maintenant un *n*.

<sup>1</sup> « Negari id non potest, nisi velimus scientes prudentes oculos sponte nobis eruere, ne videamus multiplicem... variam lectionem. » L. Cappel, *Critica sacra*, 1650, p. 384.

<sup>2</sup> Ps. xxxvi (hébreu, xxxvii), 28. — La régularité du poème alphabétique exigeant ici la présence d'un mot commençant par un *ain* suffit pour établir l'altération du texte hébreu en cet endroit, mais cette altération est aussi prouvée par la loi du parallélisme qui exige que chaque vers hébreu ait son pendant symétrique. Dans le texte hébreu, le vers 28<sup>e</sup>

Et la race des méchants périra,

n'a pas de vers parallèle, tandis qu'en rétablissant, d'après les Septante, le vers disparu, nous avons un parallélisme très exact :



Le mot *'avilím* commence par un *ain* et rend ainsi le poème d'une régularité parfaite<sup>1</sup>.

On ne doit donc pas toujours accepter aveuglément la leçon du texte original, mais, en évitant d'être téméraire et irrespectueux, on doit mettre à profit toutes les ressources dont dispose la critique pour rétablir le texte, quand on le peut, dans sa pureté native.

A plus forte raison faut-il examiner scrupuleusement la valeur des autorités profanes que les incrédules s'efforcent d'opposer à la Bible. Ils préfèrent volontiers au témoignage des Écritures celui d'un auteur ancien, quel qu'il soit, dès lors qu'il leur fournit une arme contre le récit sacré. Tout est bon, à leurs yeux, pour nuire à l'ennemi, c'est-à-dire à la révélation. Que leur témoin

Les impies seront punis.

Par là même, la seizième strophe qui devait avoir régulièrement quatre vers et n'en avait plus que trois, retrouve le vers perdu qui lui manquait. Tout concourt donc ici à établir d'une manière incontestable la corruption du texte hébreu et la restitution du texte primitif au moyen des Septante.

<sup>1</sup> עוֹרִיִּים. La perte de ce mot hébreu dans le texte original peut s'expliquer très aisément en supposant que le vers entier était :

עוֹלָם לְעוֹלָם נִשְׁמָדוּ  
*'Avilím le'ólám nîšmadú.*

Nous ajoutons simplement au texte actuel, xxvii, 28<sup>e</sup>, le mot *'avilím* et nous changeons le *ר*, *r*, de *nîšmarú*, en *ד*, *d*, *nîšmadú*, changement qu'explique sans peine la grande ressemblance du *ד* et du *ר* et que justifie la version grecque, traduisant : *seront punis*. L'identité des consonnes des deux mots *'avilím* et *'ólám*, qui ne diffèrent que par la prononciation, a amené la perte d'un des deux mots. Cf. G. Bickell, *Carmina veteris Testamenti*, p. 24.

soit contemporain ou non des événements dont il s'est fait l'historien, qu'il s'occupe de son pays ou d'une contrée étrangère, qu'il ait été, par suite, plus ou moins exactement renseigné, peu leur importe; il parle autrement que la Bible, cela suffit. La vraie critique prend bien garde de ne pas devenir ainsi l'esclave des passions et des préjugés : elle discute, elle pèse et ne se prononce qu'à bon escient. Ce sont des raisons qu'il lui faut et non de simples vraisemblances; elle demande des arguments et non des phrases et des mots. S'il lui est impossible de découvrir la vérité, de discerner comment se concilient deux témoignages divergents et qui paraissent également dignes de foi, elle ne se hâte pas de trancher et de prononcer d'un ton absolu que l'un des deux est faux; elle avoue modestement son ignorance et reconnaît que, sur ce passé lointain surtout, il y a beaucoup de choses qu'on ignore, à Berlin et à Paris. De quel droit condamner des auteurs dignes de respect et les rendre victimes de notre manie de prétendre tout savoir? S'il existe donc des objections historiques, géographiques, chronologiques, que l'imperfection de nos connaissances nous empêche de résoudre, nous devons en convenir simplement. La Bible ne doit point souffrir de notre ignorance. Nous ne sommes pas obligés de tout expliquer, de tout justifier scientifiquement et en détail, dans nos Écritures. Les siècles passés ont emporté bien des secrets dans les abîmes de l'oubli où les a couchés la faux du temps. Nous acceptons cet oubli, ces lacunes



dans nos connaissances pour les écrivains profanes, il nous faut les accepter aussi pour les écrivains sacrés.

Quant aux objections scientifiques, aujourd'hui si multipliées contre l'Écriture, il est bon d'observer à l'avance qu'elles portent généralement à faux. On défigure la Bible, afin de la prendre en défaut. On y cherche une révélation scientifique qu'il n'a jamais été dans les desseins de Dieu de nous faire : *Cuncta fecit bona in tempore suo, et mundum tradidit disputationi eorum*<sup>1</sup>. Le Saint-Esprit ne touche que par occasion à l'astronomie, à la physique ou à l'histoire naturelle. Il ne se propose jamais directement de faire de nous des savants, il veut nous apprendre à bien vivre, éclairer notre foi, régler nos mœurs, et non nous dévoiler les secrets de l'univers. Sous son inspiration, les auteurs bibliques écrivaient pour tout le monde, ils devaient donc parler la langue de tout le monde, non celle des géomètres ou des géologues.

Nous savons, mes frères, que Dieu en parlant ainsi aux Juifs, [dans le récit de l'œuvre des six jours], daigna se proportionner à leur intelligence encore grossière... et s'abaisser à parler leur langage. Personne ne l'aurait certainement entendu dans le désert d'Horeb ni ailleurs, s'il avait dit : « Au commencement j'ai imprimé à toute la matière « une force centripète et une force centrifuge, qui furent « les deux principes de l'arrangement de l'univers. J'ai or-

<sup>1</sup> Eccl., III, 11. Nous citons la Vulgate dans le sens que lui donne l'usage.

« donné que la lumière s'élançât de tous les soleils, et par-  
« courût dix-huit millions de milles en une minute dans un  
« espace non résistant. J'ai voulu que les astres pesassent  
« les uns sur les autres, en raison inverse du carré de leur  
« distance, etc. » Si l'éternel géomètre s'était exprimé ainsi, il est certain que personne n'aurait compris le moindre mot à ces sublimes vérités.

C'est Voltaire qui parle ainsi dans son *Homélie sur l'interprétation de l'Ancien Testament*<sup>1</sup>. « Que l'aveu de cet auteur soit sincère ou non, observe Bullet, il est toujours également certain, par le simple exposé... qu'il nous a tracé, que les Israélites n'eussent rien compris à ce langage. Dès lors tombe la difficulté tant rebattue de l'inexactitude des écrivains sacrés, lorsqu'ils traitent des choses naturelles<sup>2</sup>. » Il ne faut pas presser leur langage plus que celui des poètes. L'auteur des *Harmonies poétiques*<sup>3</sup> décrit la voûte du firmament :

J'ai vu des cieus d'azur où la nuit est sans voiles,  
Dorés jusqu'au matin sous les pieds des étoiles,  
Arrondir sur mon front, dans leur arc infini,  
Leur dôme de cristal qu'aucun vent n'a terni.

Quand Lamartine s'exprime ainsi, il ne croit certes pas au ciel de cristal des anciens; il emploie seulement des

<sup>1</sup> Nous avons cité d'après le texte donné par Bullet. Les éditions des *Œuvres complètes* de Voltaire donnent un texte modifié, mais le même quant au sens. Voir *Homélie prêchée à Londres*, Homélie III, édit. Didot, t. VI, p. 144.

<sup>2</sup> Bullet, *Réponses critiques*, 1826, t. I, p. 24.

<sup>3</sup> Livre III, II, *Milly ou la terre natale*, édit. de 1859, p. 219.



images poétiques, il parle aux sens et à l'imagination. Moïse et les prophètes ont fait de même.

Le but des écrivains sacrés et la forme populaire de leur langage justifient donc la manière dont ils s'expriment sur les matières scientifiques. La sagesse divine se manifeste d'ailleurs avec éclat dans le silence même qu'elle a gardé sur les mystères de la nature. Si elle avait levé dès le commencement le voile qui les cache à nos regards, quel scandale pour les faibles ! La science est née d'hier. L'ignorance des siècles passés relativement à l'origine du monde, à sa formation, aux lois qui le régissent, était profonde. Actuellement encore que d'obscurités et que d'hypothèses ! Les savants d'aujourd'hui défont ce qu'avaient fait ceux de la veille. Quand parviendra-t-on à découvrir la vérité intégrale ? Qui pourra dire un jour : Je sais maintenant dans sa plénitude le secret de Dieu ? Comptez, si vous le pouvez, les systèmes qui ont joui tour à tour d'une vogue éphémère, depuis les explications des philosophes grecs jusqu'à celles de nos contemporains. Pendant des siècles, ces systèmes n'ont eu d'autre fondement que de vaines imaginations, non une connaissance réelle des choses. Et encore à l'heure présente, combien de théories acceptées avec faveur ne résisteront pas à l'épreuve du temps, malgré tous les progrès accomplis ? Que serait-il donc arrivé si Dieu, dans l'Écriture, nous avait donné l'énigme de la science ? L'Écriture aurait été rejetée par tous ces hommes, imbus de leur savoir, parce qu'elle n'aurait pas été

d'accord avec leurs rêves du moment. La Providence a donc été sage, en mettant le livre de la révélation en dehors des opinions changeantes des savants de la terre, et en parlant sur ces matières la langue du peuple. Depuis qu'il y a des hommes, on dit que le soleil se lève le matin et qu'il se couche le soir ; on le dira jusqu'à la fin du monde. La Bible le dit avec eux et comme eux, et elle a raison.



## V.

## LE MIRACLE.

Nous reprendrons une à une toutes les objections contre la Bible, qui méritent d'être discutées, qu'elles soient historiques, géographiques, chronologiques ou scientifiques. Mais il y a une classe de difficultés dans le détail desquelles nous ne pourrions pas entrer et dont il n'est possible de parler qu'ici, celle du surnaturel. Les rationalistes attaquent tel ou tel passage historique ou scientifique de l'Écriture pour des raisons précises, spéciales, attingibles; on peut par conséquent les saisir et les discuter, pour ainsi dire, individuellement : chaque objection particulière demande une réponse particulière et différente dans chaque cas. Mais il n'en est pas de même pour les miracles. Ils les rejettent tous pour le même motif, parce que ce sont des miracles, et que l'essence du rationalisme est de nier le miracle. On ne peut donc leur faire qu'une réponse unique et générale, et elle doit avoir sa place ici, sous peine de répéter la même chose à chaque fait merveilleux. Ils repoussent *a priori* tout

ce qui sort de l'ordre de la nature, nous devons examiner une fois pour toutes leurs arguments, afin de n'avoir plus à y revenir.

On nie le miracle, ou parce qu'il est impossible, ou parce que, s'il est possible, son existence n'est pas constatée. La première raison est purement philosophique ou métaphysique, la seconde est en partie philosophique, en partie historique.

On définit ordinairement le miracle un événement qui se produit en dehors des lois de la nature. Les rationalistes l'entendent dans un sens plus large, et ils appellent miracle tout ce qui n'est pas produit par des causes purement naturelles, en d'autres termes, tout ce qui réclame l'intervention d'un être supérieur à l'homme. Non seulement les faits, les phénomènes particuliers, accomplis contrairement au cours ordinaire de la nature, comme la résurrection d'un mort, l'inspiration des Livres Saints, la prophétie, sont des miracles, parce qu'ils ne peuvent avoir lieu que par une action spéciale de Dieu, et ne sont pas conformes aux lois ordinaires de la nature, mais la création elle-même est, aux yeux d'un certain nombre, un acte surnaturel, un miracle, parce qu'elle dépasse les forces naturelles. Or tout acte surnaturel est impossible, parce qu'il suppose, en dehors de la nature, un agent qui, d'après beaucoup de rationalistes, n'existe pas. Pour celui qui nie l'existence d'un Dieu personnel, le miracle en effet n'est pas possible, parce qu'il ne peut pas y avoir de tableau sans peintre ni de statue sans sculpteur. Mais



celui qui croit en Dieu ne peut rejeter la possibilité du miracle sans être inconséquent. Quand on admet l'existence de Virgile, on croit qu'il peut composer l'Énéide. Le surnaturel est comme l'élément de Dieu. Ce qui est surnaturel pour nous est, si l'on peut ainsi dire, naturel pour Dieu. Le miracle lui est aussi aisé que l'est pour l'homme l'action la plus simple, sentir, penser, parler, vouloir<sup>1</sup>. Dès lors qu'il est doué de perfections dont nous sommes privés, il a une puissance au-dessus de la nôtre et il lui est loisible de l'exercer quand il lui plaît.

Nous sommes capables de faire des choses qui dépassent les forces des animaux les plus intelligents; s'ils pouvaient raisonner et se rendre compte de nos actes, ils devraient appeler surnaturel, à leur point de vue, ce qui est au-dessus de leur nature. Que penserions-nous du raisonnement du castor, s'il disait : « Je ne puis construire sur les fleuves que des digues, l'homme

<sup>1</sup> Les miracles, dans le sens strict, ne nous frappent particulièrement qu'à cause de leur rareté, car la création et le gouvernement du monde, comme l'a admirablement observé saint Augustin, sont bien plus merveilleux : « *Miracula ejus (Dei), quibus totum mundum regit, universamque creaturam administrat, dit ce grand docteur, assiduitate viluerunt, ita ut pene nemo dignetur attendere opera Dei mira et stupenda in quolibet seminis grano; secundum ipsam suam misericordiam servavit sibi quædam, quæ faceret opportuno tempore præter usitatum cursum ordinemque naturæ, ut non majora, sed insolita videndo stuperent, quibus quotidiana viluerant. Majus enim miraculum est gubernatio totius mundi, quam saturatio quinque millium hominum de quinque panibus. Et tamen hæc nemo miratur : illud mirantur homines, non quia majus est, sed quia rarum est.* » *Tract. xxiv in Joa., I, t. xxxv, col. 1592-1593.*

ne peut par conséquent construire des vaisseaux afin de traverser l'Océan. Un vaisseau serait, pour nous castors, une chose surnaturelle, il n'existe donc pas. » Mais refuser à Dieu la puissance d'exécuter ce que nous ne pouvons exécuter nous-mêmes, n'est-ce point raisonner à la façon de ces castors? On ne peut donc nier logiquement la possibilité du miracle que si l'on nie en même temps l'existence de Dieu<sup>1</sup>.

Cependant de ce que le miracle est possible, il ne s'ensuit pas qu'il existe. Certains incrédules ne refusent point à Dieu le pouvoir de faire des miracles, mais ils prétendent qu'il n'en a jamais usé et qu'il n'en usera jamais. Il s'est lié les mains à lui-même en établissant les lois de la nature. Ces lois sont immuables et ne souffrent aucune exception. Le créateur les respecte et ne les viole point.

Ne soyons donc pas dupes des mots. Un miracle n'est pas, en un sens, une violation des lois de la nature. C'est un événement qui se produit en dehors du cours ordinaire des choses, par suite de l'intervention d'une volonté particulière, qui est la volonté spéciale de Dieu; il n'y a là, si l'on s'exprime sans figure, aucune violation de la loi. On peut violer une loi morale,

<sup>1</sup> « Dieu peut-il faire des miracles, c'est-à-dire peut-il déroger aux lois qu'il a établies? Cette question, sérieusement traitée, répond J.-J. Rousseau, serait impie si elle n'était absurde; ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement, que de le punir, il suffirait de l'enfermer. » *Lettres de la Montagne, Lettre III, Œuvres, édit. Furne, Paris, 1846, t. III, p. 29.*